

Nancy, ce 18 janvier 1902

Mon bon ch. ami,

je n'ai rien qui me permette  
de répondre à vos communications si  
intéressantes et si agréablement distrayantes,  
étant encore frileusement enfermé dans  
ma coquille de convalescent. Tantôt j'ai  
commencé - bien timidement d'ailleurs - à  
mettre la nez dehors au moment favorable  
de la journée, et il me semble que ces  
sorties - si rares et si brèves qu'elles aient  
été - m'ont déjà rendu des forces et du  
courage. Bref, mon rétablissement s'est opéré  
si régulièrement qu'avec la permission de  
mon médecin, j'ai compté demain reprendre  
d'abord à petites doses - mon service de  
Faculté. Vous voyez que je ne songe qu'à  
à un voyage d'hiver et que, malgré vos  
amicales instances, je dois remettre à plus

tard l'exécution du projet si séduisant  
que vous me suggériez. Franchement, j'  
ne crois pas avoir été assez sérieusement  
malade pour cela tout plusieurs mois  
durent et marqua définitivement mon année.  
D'ailleurs, je ne pouvais songer à  
quitter le mien en ce moment où notre  
home est la proie de la plus stupide  
aussi bien que la plus écaillonnée de  
maladies d'enfants. Je reste bien plus  
préoccupé pour ma femme, des fatigues  
de cette situation, que de ma petite crise personnelle,  
qui n'est déjà plus qu'un souvenir.  
Et, il y a huit jours, quand nous étions  
encore sur un temps d'arrêt, j'avais décidé  
d'envoyer nos trois principaux équipages,  
avec leur mère, à la Baehing conservant  
en la garde des 2 autres enfants. Je  
tenais beaucoup mais à l'avantage très-  
eventuel d'un changement d'air, qu'à  
la nécessité qui me paraissait s'imposer  
de soutenir la partie la plus éprouvée  
de notre petite bande et surtout ma femme

à ce lourd morceau de plomb qui ont  
fait peser sur tous nos vicieuses misères.  
Malheureusement le fait est survenu:  
avec cela une petite bronchite est venue  
compliquer un de nos équilibres. Il  
a fallu renoncer au projet de voyage  
ou, du moins, l'ajourner à une époque  
indéterminée, de sorte qu'on reste toujours  
désespéré et découragé, malgré un progrès  
sérieux dans la santé des enfants depuis  
ces derniers jours. Comment avais-je l'air  
au milieu de tout cela, de tenir allègrement  
ma épingle du jeu et de me débiter  
sur quelques bases qui nous travaillaient? Il  
paraît qu'il y ait nécessité absolue d'impulsion.  
En toute conscience, j'en l'appréhais pas.  
Je commence donc à revenir à des  
livres mais j'ignore que ceux qui j'appréhais  
reçoivent ma parole. J'ai le notamment  
le dernier Bulletin de la Société d. C. L.  
que j'ai tenu tout-à-fait captivement.  
J'aurais bien quelques questions à poser  
pour arriver à me faire un avis sur le  
sujet que vous avez si forté et étudié avec Barry.  
Mais cela passe mes permissions actuelles et j'en serais grand.

J'aime mieux pour aujourd'hui vous dire  
seulement combien je suis heureux que vos  
yeux soient obligés, non, dans votre projet  
d'organisation de certifier de 1804. Je  
n'est décidément que d'avoir la foi  
de persévérer et de savoir s'y prendre.

Quant à la traduction de l'Épître  
allemande, je ne voudrais pas, sauf extrême  
nécessité, vous infliger l'odieuse corvée  
d'avoir à remanier mon grimoire bien  
compliqué de ratures, de surcharges et de renvois.  
Et vous savez, j'ai eu pas encore entrepris la  
révision de ma traduction. J'attendais pour  
cela d'avoir vos premières épreuves. Mais  
puisque je ne figure que dans le second  
volume, il est probable que j'ai encore du  
temps devant moi. Je ne puis, par prudence,  
promettre d'entamer cette besogne avant l'été.  
Mais à partir de Mai, j'aurai plus de loisir  
et me sera plus en Esjies. Je m'en rends  
qu'en 3 mois j'aurai tout le temps  
d'opérer la réforme nécessaire. Et à moins  
qu'il ne faille livrer plus tôt mon  
manuscrit, j'espère bien vous épargner tout  
surtout de l'ennui de mon chef.

Adieu mon bien cher ami, je suis  
encore aux petites eaux sur toute la ligne,  
et il me faut m'arrêter ici. Bons vos  
respects et souvenirs à Madame Gallette  
et vos parents. Et pour vous, toute mon amitié.

F. Geny

73 18 june. 1903



Monsieur R. Sabille,  
Professeur à la Faculté de Droit,  
14 rue Saint-Guillaume  
Paris

